COLLABORATION.

LES PETITES MISÈRES DE LA VIE CONJUGALE.

- « Mariez-vous, vous ferez bien ;
« Ne vous mariez pas, vous ferez encore mieux. »

— Une jeune espiègle à qui son père répétait cette maxime pour la centième fois, afin de la détourner d'un mariage peu convenable, lui répliqua résolument : « Eh bien ! papa, en me mariant je me contenterai de bien faire, et je laisse aux autres à faire mieux en ne se mariant pas. » Le père, vaincu par la logique de sa fille, consentit à cette union, et aujourd'hui il n'a pas à s'en repentir, je crois.

— A moi aussi, lecteurs, on a répété cette maxime si souvent que je la redis aux autres ; à mon tour, et tous les jours des exemples viennent m'affermir dans la bonne résolution que j'ai prise non-seulement de me contenter de bien faire, mais encore de vouloir faire mieux !

— Pourquoi ne vous mariez-vous pas ? me demande un ami, marié depuis quelques années.

— Parce que j'aime à vivre garçon.

— Mais est-ce que vous croyez que l'on n'est pas bien en ménage ?

— Cela se peut ; mais je crois être mieux comme je suis.

— Et l'ami, qui ne peut pas me peindre avec des couleurs trop brillantes les *douceurs de la vie conjugale*, est pleinement satisfait de mes réponses, et laisse là le chapitre qu'il regrette sans doute d'avoir lu.

— Pourquoi ne pas vous marier ? me demande à son tour une vierge de trente-six à quarante printemps.

— Parce que je suis bien garçon.

— J'aurais pourtant un bon parti. (Elle n'ose pas dire : Je serais pourtant un bon parti).

— Dieu m'en garde ! (Et la vierge fait une petite grimace).

— Mais pensez-vous que vous ne seriez pas mieux marié ?

— Cela pourrait être ; mais je ne veux pas l'essayer.

— Avez-vous que vous vous ennuyez parfois dans votre vie de garçon ?

— C'est vrai ; mais ça passe.

— Convenez que vous n'êtes jamais aussi bien dans une maison de pension que vous seriez chez vous ?

— C'est encore vrai ; mais je n'ai aucun trouble, aucune inquiétude. Je bois, je mange sans m'occuper de ce que cela coûte ; et jamais le prix du pain ne m'ôte l'appétit.

— Et lorsque vous êtes malade, au lieu des soins mercenaires que l'on vous donne, ne seriez-vous pas heureux de recevoir ceux d'une épouse affectionnée ?

— Oui. . . quelquefois. . . lorsque les personnes avec lesquelles je demeure ne sont pas ce que je voudrais qu'elles fussent.

— Et quand vous êtes en bonne santé, ne pensez-vous pas à toute l'horreur de votre position dans la maladie ? Personne alors pour veiller auprès de vous nuit et jour, peur vous encourager, pour prévenir vos moindres désirs et satisfaire toutes vos petites fantaisies de malade ! Convenez, mon cher monsieur, que vous pensez à tout cela, et que vous désirez souvent être époux.

Et la vieille fille dit ces derniers mots avec effusion de cœur ; deux grosses larmes même coulent lentement sur ses joues ridées. A mon tour, je me sens ému.

— Je pense à tout cela quand je suis seul à rêver dans ma chambre. . . Mais, puisque vous parlez avec tant d'âme des douceurs de l'hyménée, que vous connaissez si bien l'excellence du mariage, pourquoi ne vous y êtes-vous pas engagé ?